

Guinée journal

mars 2019

4^e1 – Collège Notre Dame de Sion

Editorial

Histoire

Esclavage : rencontre avec M. Traoré p. 2
Le fortin de Boké p. 3

Développement

L'eau p. 4 et p. 5
La bauxite p.6

Santé

Ebola un combat gagné par les Guinéens p.7

Société

Portrait d'une agricultrice guinéenne p.8
Une vie dans la précarité p. 9

Education

L'école Hamdallaye p.9
Une lycéenne raconte sa scolarité p.10

Nature

Les éléphants de la forêt de Ziamá p.11



Un rappel de la traite négrière : le fortin de Boké
Raphaël Krafft/ www.globe-reporters.org



Chantier d'extraction de minerais.
Raphaël Krafft/ www.globe-reporters.org



Mariama, une jeune lycéenne, nous raconte sa scolarité

Mariama nous reçoit chez elle.
Raphaël Krafft/ www.globe-reporters.org

Nous avons écrit un journal afin de vous présenter la Guinée, un beau pays plein de ressources auquel peu de gens s'intéressent.

Nous avons pu écrire ce journal grâce à notre reporter, Raphaël Krafft. Nous le remercions car il nous a permis de réaliser ce très beau projet qui nous enrichit et nous permet de découvrir le métier de journaliste.

Nous avons pu apprendre beaucoup de choses en travaillant sur ce projet et nous remercions sincèrement l'équipe de professeurs qui nous a aidés et soutenus pour réaliser ce travail.

Nous avons bien travaillé et n'avons pas eu trop de mal à trouver des idées de sujets. Nous avons parfois rencontré certaines difficultés : quelques retards, quelques fautes d'orthographe et quelques erreurs sur le plan du placement du texte et des photos.

Nous sommes contents de notre travail et nous avons eu de la chance d'avoir eu la proposition de cette activité.

Bonne lecture à tous !!!

Thomas
pour la classe de 4^e1

Histoire

MAMADOU TRAORÉ : QUELLE MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE EN GUINÉE ?

M. Mamadou Traoré, conservateur à la retraite du musée du fortin de Boké, nous parle des conditions de détention des esclaves, mais surtout de la commémoration de la traite négrière .



Mamadou Traoré. Raphaël Krafft / Globe Reporters.org

Mamadou Traoré, conservateur à la retraite du fortin de Boké, nous accueille en cette après-midi chaude dans la cour du musée. Il va nous exposer ses opinions quant à la mémoire de l'esclavage dans les objets, paysages mais aussi dans les esprits et traditions. Pour lui, il est essentiel de conserver la mémoire de l'esclavage dont le fortin de Boké est le symbole physique. Même si les politiciens ne parlent jamais de la traite négrière lors des cérémonies, le conservateur ne compte pas se décourager : il continuera d'organiser des forums et pièces de théâtre.

Et quoi de mieux pour comprendre l'esclavage que de se trouver dans cette région phare remplie de souvenirs ? Les paysages en portent encore les stigmates dans les ports négriers qui y subsistent et surtout dans le fortin.

Pour Mamadou Traoré, seules les victoires sont célébrées, or on ne peut pas dire que ce soit le cas de la traite négrière...

Nous retenons surtout que les souvenirs de l'esclavage se sont peu à peu estompés : la raison ? Le temps bien sûr ! C'était il y a si longtemps et Boké n'a pas à proprement parler

connu l'esclavage : après tout, sa fonction n'était que de « stocker » les captifs (venus de l'Est du pays) avant leur départ.

Toutefois, le souvenir des esclaves ne se perd pas. Il perdure dans leurs familles bien entendu mais aussi car il est enseigné dès l'école primaire aux enfants. On constate d'ailleurs que depuis la traite négrière l'ethnicité a augmenté. En effet, certaines tribus aidaient à la capture des futurs esclaves ce qui provoquait évidemment la méfiance des tribus de

victimes. Méfiance qui n'a pas encore tout à fait disparu.

Cette mémoire des esclaves Guinéens ne disparaîtra jamais ! Et on le doit à des hommes comme Mamadou Traoré mais aussi à toutes les visites de Boké. Ces derniers temps une mission d'historiens américains et de potentiels descendants de Guinéens asservis, vivant au Brésil, se sont rendus au fortin sur les traces de ce commerce clandestin. D'ailleurs, Boké est actuellement au centre d'un projet de jumelage de villes.

Mamadou Traoré nous laisse un dernier message pour tous les Français : venez au fortin de Boké, intéressez-vous-y et vous ne serez pas déçus !

Sophie, Camille, Louise

Le fortin de Boké ?

Le fortin de Boké, actuellement transformé en musée, était anciennement le repaire des trafiquants d'esclaves après 1848.

On y voit des caves où étaient enfermés les esclaves avant de passer par le chemin de non-retour afin d'être vendus. Les nœuds servants à attacher les malheureux et le canon sont aussi des vestiges de ce commerce infâme. La côte cachait en effet les passeurs.

Histoire

LE FORTIN DE BOKÉ, SUR LE CHEMIN DE L'ESCLAVAGE

Notre reporter Raphaël Krafft est parti il y a deux mois pour la Guinée. Dans le but de retracer l'histoire de l'esclavage, nous visitons avec lui un lieu majeur de commémoration, le Fortin de Boké.



La cave où étaient cachés les esclaves avant de partir pour l'Amérique . R. Krafft / globe-reporters.org

Tout d'abord, en arrivant nous tombons nez à nez avec deux canons servant à protéger le lieu. Un peu plus loin, un grand bâtiment jaune domine. Ce bâtiment est aujourd'hui le musée national de Boké. Le fils de l'ex-conservateur du fortin nous le fait visiter.

A part la cave, le musée ne compte aucune pièce en rapport avec l'esclavage. La visite commence donc et le guide nous dirige vers la grande cave.

Dans ces caves étaient enfermés des esclaves qui étaient emprisonnés avant leur départ pour le Brésil, plus précisément vers les îles Salvador. C'est pour cette raison que de nombreux Brésiliens témoignent que leurs ancêtres ont été capturés à Boké puis amenés au Brésil. Les esclaves étaient appelés « esclaves clandestins » car la traite négrière était abolie depuis 1794 dans les colonies françaises.

Nous nous enfonçons dans la cave. Dans un coin se situent deux statues représentant deux esclaves faites par l'ancien conservateur. Nous continuons la visite et arrivons dans une pièce avec une statue d'un négrier avec un esclave. Cette statue symbolise les conditions de vie difficiles des esclaves entassés dans des caves. Si un esclave essayait de s'enfuir ou bien criait trop, le négrier l'amenait à part dans une cellule de

torture pendant 48h. De plus, il y a aussi une cellule où l'on tuait les esclaves malades ou bien en mauvaise santé par écartèlement.

Tout en haut, une sentinelle avec des jumelles fixait le Rio Nuñez et sonnait la cloche dès que le bateau arrivait.

Tous les esclaves se mettaient en ligne et empruntaient de longues tranchées que l'on appelle maintenant chemin de non-retour. Au bout du chemin, ils débouchaient sur un embarcadère sur le Rio Nuñez où le bateau les attendait.

En face de l'embarcadère, sur l'autre côté du fleuve, il y a un autre port commercial servant pour le débarquement de nourriture, d'habits et d'autres objets arrivant d'Europe. Boké était donc un maillon du commerce triangulaire*

En octobre 2012, un groupe de Brésiliens venus de Salvador de Baya, descendants d'esclaves guinéens, a fait un long voyage pour assister à la fête de l'indépendance du 12 octobre. Ils ont visité les côtes. Ils ont ainsi pu parler à des gens spécialisés dans l'esclavage comme Mamadou Bailo Traoré.

Oscar, Gabriel, Basile

La Guinée française était une colonie puis un territoire d'outre-mer français en Afrique de l'Ouest qui devint indépendant en 1958 et prit le nom de République de Guinée

Le commerce triangulaire, est une traite négrière menée au moyen d'échanges entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques, pour assurer la distribution d'esclaves noirs aux colonies du continent américain, pour approvisionner l'Europe en produits de ces colonies et pour fournir à l'Afrique des produits européens et américains.



Développement

« LA GUINÉE EST UNE CIGALE QUI GASPILLE SON EAU »

Didier BAZZO, géographe en Guinée depuis 25 ans nous donne des renseignements sur l'eau en Guinée.

La Guinée possède une des plus grandes réserves d'eau d'Afrique de l'Ouest et est d'ailleurs appelée le château d'eau. Pourtant, la distribution de l'eau potable est très mal répartie. On remarque en Guinée que l'eau potable est abondante dans les milieux urbains comme par exemple dans les entreprises et les écoles. En revanche, en zone rurale, elle est très difficile d'accès : il faut parfois faire plusieurs kilomètres pour aller chercher de l'eau.

Ce sont principalement les femmes et les enfants qui vont chercher

l'eau à un puits. Ils peuvent porter jusqu'à 40 litres d'eau par jour.

Il n'y a de l'eau du robinet que dans les grandes villes, parfois dans le centre-ville seulement. Des coupures d'eau peuvent avoir lieu.

Pour les eaux usées, les systèmes d'assainissement ne sont pas assez performants. Il en existe trois à Conakry mais c'est insuffisant. De l'eau usée est rejetée dans la mer. Elle est porteuse de maladie que peuvent attraper les baigneurs et tue la végétation marine.

En Guinée l'eau potable est aussi distribuée dans des sachets en plastique. Ces sachets, souvent jetés partout, atterrissent dans la mer, là où les tortues les prennent pour des méduses, leur nourriture principale. Elles meurent étouffées.

En Guinée l'eau est abondante mais l'eau potable est parfois difficilement accessible .

Agathe, Victoire, Cyprien, Emilien



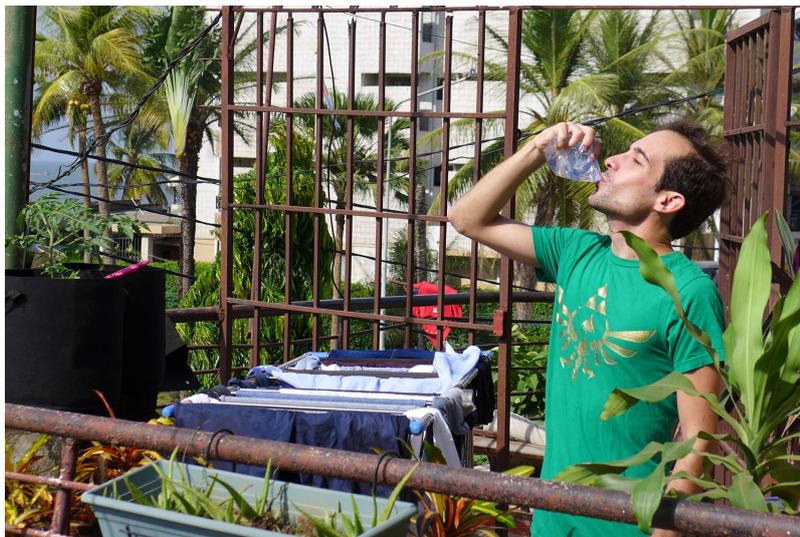
Un sachet d'eau potable, un danger pour les tortues.

Raphael Krafft/ www.globe-reporters.org

Développement

L'ACCÈS À L'EAU POTABLE : UN PROBLÈME EN GUINÉE

En Guinée, l'eau est abondante mais souvent de mauvaise qualité. De nombreuses personnes deviennent malades à cause de ce problème.



Carol Valade journaliste à RFI (Radio France Internationale) se désaltère avec un sachet d'eau potable.

Raphaël Kraft / www.globe-reporters.org

L'eau est un enjeu majeur pour le continent africain. Comparée aux autres pays de l'Afrique, la Guinée est surnommée le « château d'eau » de l'Afrique de l'Ouest car elle bénéficie de très grandes ressources. Les principales ressources de la Guinée en eau sont les nappes phréatiques et les ressources pluviales notamment durant la saison des pluies en Guinée Maritime. Les nappes phréatiques fournissent de l'eau de bonne qualité mais cette eau n'est pas accessible à tout le monde.

La mauvaise gestion de l'eau a pour conséquence de nombreuses maladies dues à la pollution de l'eau. Les

habitants ont principalement été touchés par des maladies hydriques telles que la diarrhée ou le choléra qui est une maladie qui cause de nombreux morts.

La pauvreté de ce pays ne permet pas un bon entretien du réseau d'assainissement et de distribution de l'eau. En Guinée, seules les communes urbaines sont équipées de châteaux d'eau, de puits de forage ainsi que de canalisations. De plus, l'augmentation de la population fait pression sur les ressources, ce qui fait dysfonctionner le bon système d'assainissement.

Enfin, certaines activités humaines ont une influence néfaste sur la qualité de l'eau. Les mines d'or provoquent une pollution chimique ; dans l'agriculture, les pesticides donnent un meilleur rendement mais polluent.

Blandine, Victoria, Capucine

Développement

LA BAUXITE, UNE CHANCE POUR LA GUINÉE ?

La Guinée est riche en bauxite mais son exploitation n'apporte pas encore de bénéfices



Ligne de chemin de fer dans la région de Boka, construite pour transporter des minerais . Raphael Krafft / www.globe-reporters.org

La Guinée connaît actuellement un boom minier, en particulier pour l'extraction de la bauxite. La bauxite est le minerai qui permet de fabriquer l'aluminium, métal utilisé dans presque tous les domaines et notamment le conditionnement alimentaire.

La Guinée est le deuxième producteur mondial de bauxite et la qualité de la bauxite qu'elle produit est la meilleure au monde. Malgré cela, la Guinée reste un pays pauvre qui n'est pas intégré à la mondialisation et qui n'arrive pas à se développer.

En Guinée Conakry, l'Etat est propriétaire des mines et perçoit de

faibles taxes. Cependant les usines guinéennes ne peuvent pas transformer la bauxite en aluminium même si des projets sont en cours. De plus, la corruption est présente partout en Guinée Conakry. Pour toutes ces raisons, même si l'Etat perçoit des taxes faibles, la population locale ne s'enrichit pas.

Les usines d'extraction de bauxite et les infrastructures de transport détruisent les espaces naturels. De plus, les entreprises minières ne respectent pas toujours les normes environnementales.

Pour toutes ces raisons, même si l'extraction de minerai est rentable,

elle n'est pas encore bénéfique en termes humains et écologiques.

Maxime, Thomas, Antoine

Santé

ÉBOLA, UN COMBAT GAGNÉ PAR LES GUINIÉNS

Depuis plus deux ans, les Guinéens ont vaincu Ebola.



Essai de vaccination au centre Landreah à Conakry.

INSERM / <https://www.inserm.fr/recherche-inserm/reportages-en-labo/ebola-essai-clinique-coeur-afrique>

En Afrique, il existe beaucoup de maladies graves comme le paludisme, le SIDA ou encore le virus Ébola

Ce virus Ébola, connu aussi sous le nom de fièvre hémorragique, est une maladie qui a fait, et fait encore des ravages dans le monde. Elle est apparue en 1976 au Libéria, transmise aux hommes par des chauves-souris insectivores. Ce virus s'est répandu à travers le globe, plus particulièrement sur le continent africain, et notamment en Sierra Leone, au Libéria et en Guinée. Cette maladie est souvent mortelle.

Elle affecte les défenses immunitaires. Contrairement à ce que beaucoup de personnes pensent, Ébola est tou-

jours d'actualité et continue à frapper des centaines de personnes. En effet, depuis son apparition, le virus a touché environ 28 000 personnes et tué 11 000 personnes. Il est très difficile de contrôler la propagation du virus, car celui-ci est très contagieux.

C'est pourquoi, il faut prendre des précautions et sensibiliser la population : lavage régulier des mains, éviter tout contact avec les personnes atteintes du virus.... Il existe des vaccins mais ils sont beaucoup trop chers, inefficaces ou en trop petites quantités pour éviter la propagation de la maladie.

Pour tenter de sauver le plus de personnes atteintes d'Ébola, les médecins ont ouvert quelques hôpitaux mais trop

peu pour le nombre important de personnes infectées. C'est pourquoi, si vous allez dans des lieux à risque, il faut penser à se faire vacciner avant de partir.

Heureusement pour les Guinéens, Ébola a quitté leur pays depuis fin 2016. Pour éradiquer le virus, le gouvernement a décidé de prendre des mesures de prévention strictes. Les autorités ont isolé les personnes atteintes et leur objectif est maintenant de vacciner un grand nombre de personnes car il n'était pas nécessaire de vacciner toute la population pour lutter contre cette maladie.

Madeleine, Margot

Société

AÏSSATA COMPON, UNE AGRICULTRICE GUINÉENNE

Aïssata Compon, une agricultrice mère de famille âgée de 40 ans, a répondu à nos questions sur la condition des femmes en Guinée.



Aïssata Compon sur le pas de sa maison à Kalabou .

Raphaël Krafft / globe-reporters.org

Lors de son enfance, Aïssata n'a pas eu la chance d'aller à l'école, car ses parents « *étant encore dans la tradition* », ce n'était pas pensable pour eux qu'une fille fasse des études. De plus, ils n'en avaient pas les moyens.

Son mariage n'a pas été un choix personnel : ce sont ses parents qui ont choisi son mari. C'est pour cela qu'elle veut que ses filles choisissent elles-mêmes leurs maris, afin que la paix règne dans leur foyer.

Comme beaucoup d'hommes, son mari est polygame, ce qui signifie qu'il a plusieurs épouses. Au début, Aïssata a trouvé difficile d'accepter cette situation, mais elle a fini par se résigner, et essayer de vivre avec cette obligation. Elle nous avoue avoir parfois du mal, mais nous assure qu'elle arrive à s'organiser avec sa coépouse, et les enfants de celle-ci. Lors des événements où elle est obligée de la rencontrer, elle essaye de bien s'entendre avec elle, car elle dit qu'il faut pardonner, afin qu'il y est moins de problèmes.

Aïssata est agricultrice, car c'était ce que pratiquait sa famille. En effet n'allant pas à l'école, elle a appris à s'occuper des champs avec ses pa-

rents. Lors de son mariage, à 16 ans, elle a été contrainte de continuer à le pratiquer, car c'est également le métier de son mari. L'agriculture n'a donc jamais été un choix personnel.

En Guinée, les hommes dominent très souvent les femmes. Aïssata nous confie avoir toujours été habituée à cela, car sa famille était très traditionnelle. Elle suit donc son mari au travail et fait les tâches ménagères.

Aucun métier n'est interdit aux femmes. Pourtant, certaines professions ne sont quasiment jamais pratiquées par des femmes, comme chauffeur de taxi, soit parce qu'il faut beaucoup de force physique pour pratiquer ces métiers, soit parce que c'est trop dangereux.

Lors des grossesses de chacun de ses sept enfants, Aïssata a été suivie par des professionnels, car il y avait un centre de santé proche de chez elle. Cependant, toutes les femmes n'ont pas cette chance, et beaucoup doivent se débrouiller seules. Lors des consultations, elle était auscultée, et si besoin, on lui prescrivait des médicaments appropriés. Les consultations sont payantes, mais les médicaments sont gratuits, ce

qui permet de se soigner assez facilement si besoin.

Armelle, Ambre, Capucine

Une des matinées d'Aïssata

Chaque matin, Aïssata se lève à 6h30 afin de nettoyer la maison avant le réveil de ses enfants. Quand ils sont levés, elle s'occupe d'eux et leur donne le peu qu'elle a réussi à acheter pour le petit-déjeuner. Une fois les plus grands partis à l'école, elle se rend aux champs, accompagnée des plus petits et travaille pendant qu'ils se reposent à l'ombre des arbres.

Vers midi elle rentre chez elle et s'organise avec ses enfants afin de préparer le déjeuner.

Société

UNE VIE DANS LA PRÉCARITÉ : LE TÉMOIGNAGE D'ALPHA OUMAR

Notre reporter Raphaël Kraft a rencontré Alpha Oumar en Guinée Conakry. Chauffeur de taxi, il a du mal à joindre les deux bouts.



Alpha Oumar Bah devant sa maison du quartier de Kipé à Conakry.

Raphaël Krafft / www.globe-reporters.org

Alpha Oumar, habitant de Conakry, chauffeur de taxi, père d'une fille de 18 ans qui fait des études, vit dans la précarité. N'étant pas sûr de pouvoir travailler tous les jours, il ne gagne pas assez et donc ne peut pas vivre avec sa famille au village. Tous les mois, il envoie de l'argent à sa famille pour construire progressivement une maison.

Il loue une voiture à la compagnie de taxis environ dix milles GNF (franc guinéens) et, pour son utilisation, il paie une taxe d'environ trois cent mille GNF à la mairie par an.

Il ne touche aucune allocation de l'Etat et doit se restreindre dans ses dépenses. Il mange mal et ne se

permet pas de dire qu'il vit bien. Malgré tout, il ne fait pas partie de la classe la plus pauvre de Conakry car les bons mois, il peut toucher jusqu'à 1 800 000 GNF, soit environ 190 euros, alors que le SMIG (salaire minimum garanti) s'élève seulement à 440 000 GNF, soit environ 44 euros (accord de 2012, dernier montant connu).

Au niveau des impôts, environ 30 euros par mois lui sont demandés. A cela s'ajoute le problème de la corruption. En effet, les services publics sont tellement corrompus que les simples contrôles de police quotidiens ou encore se faire soigner dans les hôpitaux qui sont normalement gratuits deviennent des ser-

vices payants.

Sachant qu'il voudrait offrir des études à sa fille, il faudrait à Alpha Oumar un salaire d'environ 150 000 GNF par jour, soit 4 500 000 GNF par mois, pour vivre correctement.

Maylis, Oshinn, Elie

Education

L'ÉCOLE HAMDALLYE, UNE ÉCOLE PRIVÉE GUINÉENNE

L'école Hamdallye est une école favorisée par rapport aux écoles publiques. Son fondateur se bat pour offrir une bonne scolarité à ses élèves.



L'école Hamdalaye.

Raphael Krafft / www.globe-reporters.org

L'école Hamdallye en Guinée Conakry a été créée par Abdoulaye Wann en 1994. Il y a 40% de filles et 60% de garçons. Au début, le nombre d'élèves s'élevait à 37 ; aujourd'hui ils sont 2000. En Guinée, la création de nouvelles écoles est nécessaire au développement d'un pays dont la population est majoritairement composée de moins de 15 ans. Le fondateur et les professeurs se concentrent sur l'apprentissage de l'enfant et essaient « d'inverser l'idée du maître détenteur du savoir » en impliquant l'élève dans ses apprentissages. Le bien-être et le futur des élèves est primordial.

Dans l'école Hamdallye, on apprend le français, les mathématiques, l'histoire, la géographie, l'éducation civique, les sciences, la SVT, l'anglais ainsi que l'informatique. Les élèves pratiquent également des activités culturelles et sportives.

Les grèves de professeurs sont plus rares dans le privé mais il arrive que

des enseignants soient absents. Dans ce cas, les élèves les plus aisés font appel à un professeur particulier tandis que ceux qui n'en n'ont pas les moyens se rendent à la bibliothèque.

Les élèves portent également des uniformes : au primaire, ils portent des tenues bleues, au collège des uniformes kaki et au lycée, des ensembles blancs et bleus.

Certains élèves sont désavantagés par leur pauvreté. En effet, certains habitent jusqu'à 10 km de l'école. Ils doivent être très motivés, ce qui les pousse souvent vers de bonnes études. L'école Hamdallye propose aussi de prendre en charge des élèves pauvres qui n'ont pas les moyens d'être scolarisés dans cette école ainsi que des jeunes filles pour leur éviter un mariage forcé. Cependant certains élèves qui ont été dans l'incapacité de poursuivre leurs études deviennent de grands hommes d'affaires ou politiques

grâce à leur aptitude à « maîtriser le terrain ». Mais cela reste tout de même des cas rares.

Le système scolaire change selon les écoles privées ou publiques. Dans le privé, les enfants commencent l'école à 6 ans en moyenne, restent dans l'établissement jusqu'au bac et leurs classes sont composées d'une trentaine d'élèves. Mais dans le public, le décrochage scolaire est beaucoup plus élevé et les classes sont surchargées (jusqu'à 80 élèves). Les filles sont plus nombreuses à être déscolarisées que les garçons car certaines familles les obligent « à suivre la tradition », c'est à dire à se marier jeunes.

Suzanne, Maëlys et Maxence

Education

MARIAMA, UNE JEUNE LYCÉENNE GUINÉENNE

Mariama parle de sa scolarité .



Mariama dans la maison de son père.

Raphaël Krafft / www.globe-reporters.org

Mariama est une jeune fille de 18 ans. Elle est la fille d'Alpha Oumar Bah qui est chauffeur de taxi à Conakry. Elle est en 3e en raison d'une scolarité irrégulière. Elle a fait toute sa scolarité dans une école privée, mais faute d'argent elle a dû la quitter pour rejoindre l'école publique. Comme Mariama est une élève sérieuse, elle se prépare à son brevet.

L'école de Mariama est gratuite mais il faut quand même payer pour louer les bancs. Le prix s'élève à 30

euro pour la première inscription. Cet argent va dans la poche du directeur. L'école privée est plus chère et l'encadrement et le niveau sont nettement au-dessus des écoles publiques. Dans les écoles privées il y a une trentaine d'élèves par classe. Or dans les écoles publiques il y a entre 70 et 100 élèves par classe.

Mariama va à l'école en transports en commun. Quand Mariama allait à l'école à la campagne, elle marchait 10 km.

Lorsque on demande à Mariama si il y a des sanctions dans les écoles publiques, elle répond : « *dans les écoles publiques, c'est simple : soit tu t'excuses, soit tu rentres chez toi* ». En classe de neuvième, le professeur de maths tape les élèves.

Mariama souhaiterait devenir médecin et est très reconnaissante à son père de tout faire pour qu'elle puisse continuer sa scolarité.

Valentine, Raphael , Hadrien

Nature

LES ÉLÉPHANTS DE LA FORÊT DE ZIAMA SONT- ILS UN MYTHE ?

Notre reporter Raphaël Krafft est parti à la recherche des éléphants de Ziama. Dans la capitale, ces éléphants passent pour un mythe. Voici un récit, largement inspiré par le carnet de route tenu par Raphaël Krafft, de cette journée à la recherche de ces éléphants.



Éléphants trouvés au centre de la forêt de Ziama.

Raphaël Krafft / www.globe-reporters.org

Ce matin, nous partons à la recherche des éléphants de la forêt de Ziama. Nous sommes en compagnie de l'équipe forestière guinéenne de cette forêt. Cette équipe est constituée de pisteurs aguerris et d'un sergent-chef nommé Pevé Goepogui. Nous marchons un bon moment à la recherche de traces d'éléphants lorsque nous tombons sur une crotte. Grâce à l'expérience des gardes forestiers, nous sommes sur la bonne route ! Que de joie parmi nous.

Nous continuons notre route. Nos gardes forestiers repèrent un peu partout d'infimes traces d'éléphants : une branche cassée, une trace de patte... Selon le sergent-chef Pevé Goepogui, nous suivons depuis tout à l'heure un petit éléphant et sa mère.

Ce sont des éléphants de forêt, une des deux espèces, avec l'éléphant de savane, présentes en Afrique. Il se caractérise par une plus petite taille pour pouvoir évoluer dans le sous-bois tout comme par la forme de ses défenses et de ses oreilles. Ces dernières sont plus arrondies que celles des éléphants de savane.

Soudain, nous tombons sur un arbre recouvert de boue sèche, preuve que nos éléphants sont bien passés par là et ont fait un bon bain de boue. Les taons sont de plus en plus nombreux à tournoyer, ce serait le signe de la présence proche des éléphants selon un garde.

Nous sommes plein d'espoir de voir pour la première fois les éléphants sauvages que nous suivons depuis ce matin. L'un

des gardes forestiers qui nous accompagne remarque alors une ruche toute récemment détruite. Nous supposons qu'elle a été détruite par les éléphants que nous pistons. « *Les éléphants adorent le miel.* » a déclaré l'un des gardes forestiers, tout comme ces baies sauvages dont nous nous repaissons le

Le saviez-vous ?

La forêt de Ziama est une forêt dense au climat tropical qui se trouve à cheval sur la Guinée et le Libéria ;

Elle recouvre près de 120 000 hectares. Elle regorge de plantes (13 000 espèces) et abrite 547 espèces d'animaux dont 22 sont protégés. C'est pour cela qu'elle a été reconnue : « réserve biosphère » par l'UNESCO en 1982.

temps d'une pause dans le sous-bois.

Ensuite, nous divisons le groupe en deux et partons chacun de notre côté. Au bout d'une demi-heure, nous nous retrouvons au point de départ mais aucun des deux groupes n'a aperçu les éléphants. Tristesse !

Nous retournons à Sérédou, notre camp de base. Après avoir avalé nos cafés noirs, nous allons voir Alan Deverl et de son collègue guinéen Toupou Goeguai, spécialistes des éléphants et membres de l'ONG Faune et Flore Internationale, tout juste de retour d'un voyage au Libéria voisin. Nous les interrogeons tout de

suite sur la nature des deux éléphants que nous avons traqués pendant une bonne partie de la journée. D'après eux, les éléphants existent bien. Ils sont au nombre de douze, d'après le dernier recensement. « *Nous pensions d'abord à une mère et son petit* » nous dit Alan « *jusqu'à ce qu'un jour quelqu'un nous apporte la photo du plus grand. Nous pensons donc qu'il s'agit de deux frères dont la mère a très vraisemblablement été tuée par un braconnier* ».

Nous quittons les spécialistes quand soudain notre téléphone retentit : le chef des gardes forestiers nous demande de les rejoindre car ils ont repéré les éléphants au même endroit que là où nous les avons quittés. Nous les rejoignons et nous pouvons admirer les éléphants. Les éléphants sont au bord de la route et nous regardent tranquillement. Notre mission est achevée. Nous sommes contents de l'avoir remplie. Cela valait la peine de pister ces éléphants toute la journée.

Thomas, Gaspard, Damien d'après le carnet de route de Raphaël Krafft, Les frères éléphants de la forêt de Ziama, 12 décembre 2018, sur le site de Globe Reporters (<http://globe-reporters.org/campagnes-en-cours/guinee-qui-es-tu/carnet-de-route/article/les-freres-elephants-de-la-foret-de-ziama>)